

L'identité du psychanalyste

Le laboratoire central de J.-B. Pontalis, Édition de l'Olivier,
« penser/rêver », 177 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 244, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanctôt Bélanger, M. (2013). Compte rendu de [L'identité du psychanalyste / *Le laboratoire central* de J.-B. Pontalis, Édition de l'Olivier, « penser/rêver », 177 p.] *Spirale*, (244), 63–64.

L'identité du psychanalyste

PAR MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

LE LABORATOIRE CENTRAL

de J.-B. Pontalis

Édition de l'Olivier, « penser/rêver », 177 p.

La voix de J.-B. Pontalis, à la fois douce et forte, se fait entendre tout au long de ce recueil d'articles qui, disons-le d'emblée, est un livre important. Textes issus de rencontres, bien que déjà parus, certains sont devenus introuvables ou encore n'ont jamais atteint nos rives ; étalés sur presque quarante ans, ils sont liés par une même et rafraîchissante tonalité qui devient familière et un engagement indéfectible. Partout court l'amour de Pontalis pour la psychanalyse et la littérature ; partout s'entend le refus de la langue morte et sèche qui déçoit l'intelligence en voulant trop en montrer la rationalité. Sous ce très beau titre emprunté à un recueil de poèmes de Max Jacob avec qui il a eu une brève amitié durant les années de guerre, Pontalis livre, dans le vif de l'échange, des entretiens qui, toujours à la recherche de la genèse de la pensée, tentent d'en éviter le convenu et la fixité.

Plusieurs fils forment le tissu de ces rencontres : avec Roland Jacob, Pontalis évoquera l'intérêt de la psychanalyse pour ce qui fonde, dans le *socius* et le politique, le pouvoir et son envers, la *servitude volontaire*. Il y souligne, d'une part, la tentation et la difficulté de passer du divan à la rue et, d'autre part, l'impossible neutralité de l'analyste, humain parmi les autres humains. Mais comment échapper au désenchantement sans se risquer à une critique de la croyance ou sans briser les idéalizations qui confortent ? La thérapeutique qui inévitablement croise la psychanalyse ramène la question de soigner et de

guérir, et oblige à sonder la pratique, le *laboratoire* même de la cure, tout comme la notion même de guérison, dans le mieux-être et l'abandon des symptômes qu'elle suggère. Technique pour comprendre le fonctionnement de la vie psychique, en partant de l'inconscient et du transfert, la psychanalyse est *aussi* un traitement. Mais on est loin du « *devoir de santé* » ou de « *l'adaptation sociale* » qui lui seraient antinomiques. On pense à Lacan bien sûr pour qui la trivialité de cette question a fait école ; Pontalis usera de rigueur et de force pour nommer la fascination produite par Lacan : l'art du suspens, par exemple, dans l'enseignement de Lacan où « *il y avait toujours un au-delà laissé en attente* » critiquant mais érigeant à la fois, par ce geste, le « *sujet supposé savoir* ».

ET LA LITTÉRATURE ?

La sororité conflictuelle entre littérature et psychanalyse occupe une large part des textes. On peut lire et relire l'échange entre Pontalis et Michel de M'Uzan où de façon

particulièrement captivante la question de leur écriture, de sa forme, de sa place, de sa nécessité se pose pour chacun d'eux et rebondit sans cesse. « *Écrivains et psychanalystes sont également exhibitionnistes et vaniteux. Ils veulent non seulement être reconnus par les autres mais encore les subjugués* », dira de M'Uzan. Il y a dans l'emboîtement des deux pratiques ou dans le détournement de l'une par rapport à l'autre une longue réflexion qui ne s'arrête jamais, qui ne décide ni ne juge, qui n'exclut ni ne



sacralise. Peut-on être écrivain et psychanalyste en même temps ? Chacun y répondra différemment. Activités *interminables* et passionnées, littérature et psychanalyse ne relèvent pas de la même économie psychique et par là, sont hétérogènes. « *On n'écrit pas comme chante l'oiseau* », on ne fait pas de la littérature avec la même part de soi que l'écrit psychanalytique. Et pour le psychanalyste (qui est peut-être un écrivain raté, frustré ou jaloux de la créativité de l'autre), même si « *nul n'est tenu d'écrire* », l'écriture, sous quelque forme qu'elle soit, est très souvent un impératif clinique : elle s'impose devant un vide de pensée, une interrogation, une impasse, une nécessaire relance, une rêverie. Travail d'écriture et travail du rêve sont voisins en ce qu'ils sont liés à l'inconscient qui en détermine la forme et les images. Comme

mieux la nature cachée des actions humaines que les psychanalystes ?

ÊTRE PRIS ET SE DÉPRENDRE

Tout en rappelant que la rupture des liens, dans sa brutalité d'acting ne protège rien alors que la séparation, avec sa tristesse, est un *mouvement* qui implique toujours une *séparation avec soi-même*, les entretiens conduisent Pontalis à revenir sur les liens qu'il a eus avec la philosophie, avec Sartre et avec Merleau-Ponty. Si Sartre est à nouveau décrié, le second est honoré. Pour beaucoup d'étudiants formés en philosophie, la figure et la voix du professeur Claude Lévesque pourraient se profiler ici : favoriser, par l'accès aux textes venus d'ailleurs, « *l'épreuve de l'inconscient,*

taines œuvres d'art sur le lecteur ou le spectateur. L'identité du psychanalyste est ici sans cesse remise en question, et parfois, c'est avec humeur que Pontalis affirme ne pas vouloir la revendiquer. Non pas parce qu'une autre nomination ferait mieux son affaire, mais parce que l'identité du psychanalyste, pour lui, pose un problème. Pas question d'écrire « *psychanalyste* » sur une carte d'affaires, pas plus qu'un écrivain ne devrait y inscrire *écrivain*. Pas question de se présenter comme tel dans les débats. Cette position de Pontalis repose sur une définition de la psychanalyse comme pratique solitaire, pratique difficile, se déroulant essentiellement dans l'*intranquillité* et dans la mouvance des identités. L'analyste porte l'analyse en soi mais, par elle, il est aussi déporté de soi : « *il a l'altérité des autres et son altérité en soi.* » Pontalis préfère se dire, en toute poésie, ce *Dormeur éveillé* dont il a tracé le magnifique portrait autour du *Songe de Constantin*, dans la lignée du rêve et des identités prêtées (Mercure de France, 2004). De là, impossible pour lui de se cacher sous l'appellation « *nous autres les analystes* ». Pour trouver la singularité de sa voix, pour écouter l'autre, l'accueillir et se laisser « utiliser » par l'autre, l'identité du psychanalyste vacille sans cesse. Engagé dans une « *expérience intime et asociale, comme le rêve, comme la lecture, comme l'écriture, comme l'amour* », le psychanalyste ne doit pas *se prendre* pour un psychanalyste. Ou se tapir derrière une identité que la parole de l'autre va bientôt ébranler. Bon nombre d'analystes pourront se trouver en délicatesse avec cette question qui, néanmoins, mérite d'être débattue.

Indexées à beaucoup des textes du recueil, deux questions se faufilent, partent en marge et reviennent. La première concerne l'identité du psychanalyste, la deuxième renvoie à l'effet d'interprétation qu'ont certaines œuvres d'art sur le lecteur ou le spectateur.

le rêve, l'écriture se situe dans l'échappée. Reste entier, par ailleurs, à l'intérieur des groupes de psychanalystes et au-dehors, le problème de trouver à « *communiquer l'objet psychanalytique* ». Le secret de la cure retient souvent et empêche la circulation de la pensée.

Pour continuer cette discussion sur les liens entre littérature et psychanalyse, on pourra lire avec bonheur *Freud avec les écrivains* que Pontalis vient de faire paraître avec Edmundo Gomez Mango (*Freud avec les écrivains*, Gallimard, coll. Tracés, 2012). Ils y abordent la dette de la psychanalyse à l'égard de la première et la proximité des deux disciplines dans l'exploration de la vie de l'âme. Et puis, ils rappellent comment Freud fut aussi un auteur, un lecteur, un écrivain ; ne disait-il pas, en parlant de Strinberg, que les poètes connaissaient

l'épreuve de l'étranger dans la maison ». Puis, reprenant sa confiance *quasi absolue* dans les mots — « *Logos pas mort* » —, Pontalis ose, — il me semble l'entendre ainsi pour une première fois — se dissocier complètement du travail de traduction entrepris par Jean Laplanche avec qui, dans les années soixante, il a écrit le *Vocabulaire de la psychanalyse* (sous la direction de Daniel Lagache, PUF, 1967). Pour lui, la néo-langue que, sous l'instigation de Laplanche, les traducteurs de Freud ont composée éloigne de Freud écrivain et donne une image erronée, dirons-nous froide et technique, de l'écriture freudienne.

Indexées à beaucoup des textes du recueil, deux questions se faufilent, partent en marge et reviennent. La première concerne l'identité du psychanalyste, la deuxième renvoie à l'effet d'interprétation qu'ont cer-

Enfin, c'est à Rilke que je pense quand Pontalis rappelle que devant une œuvre d'art, le spectateur, le lecteur, ou le psychanalyste y est en position d'analysé et non pas d'analyste. Renversant l'attitude courante qui ferait du spectateur un décodeur de sens, il affirme que l'œuvre d'art dévoile une vérité jusqu'alors ignorée ou logée dans l'inconscient. Le contact avec l'œuvre d'art ne laisse pas intact, il touche, il transforme. C'est aussi (Pontalis le sait-il?) ce que produit ici ce recueil. L'ensemble que présente ce *laboratoire* induit cet effet : une annonce est faite au lecteur qui s'en trouvera modifié. †